

LE MONDE COMME PROJET MANHATTAN

DES LABORATOIRES DU NUCLEAIRE A LA GUERRE GENERALISEE AU VIVANT

Jean-Marc Royer (préface d'Annie Thébaud Mony - postface d'Anselm Jappe)

A écouter :

- L'émission *Chroniques rebelles* sur *Radio Libertaire* de samedi 27 janvier 2018. Présentation, intermèdes, lecture par un comédien, un travail de pro de Christiane Passevant bit.ly/2CK5Fl8
- La présentation écrite de l'émission est sur le site *Chroniques Rebelles* bit.ly/2E4M0Rz
- Le site *Autre Futur* a mis en ligne l'enregistrement d'une première rencontre : bit.ly/2FunAPO
- L'émission *Traversée* du 23 mars sur OccitaniePremière.fr, bit.ly/2oDwymB
- Le Séminaire à la *Bibliothèque Associative de Malakoff* : bit.ly/2q2OpUW

Recensions :

- Emission *Traversée* du 23 février sur Occitanie Première et le magazine d'Olivier Flumian sur Radio Occitanie le 7 mars 2018.
- Le texte qui présente le livre est sur le site *Divergences2* : bit.ly/2E9mWsE
- Et sur le site *Autre Futur* : bit.ly/2mysWRO
- Sur le même site *Autre Futur*, un autre texte, plus large : bit.ly/2uJPSUD
- Dans la Revue *Damoclès* (Observatoire des armements, membre ICAN), n° 152 : bit.ly/2ovmifa
- Le site *Reporterre* a écrit un article de recension le 31 janvier 2018 : bit.ly/2CLK7Ve
- Le réseau *Sortir du nucléaire* a fait une recension du livre dans sa revue, n° 75, page 34 (cf. pages suivantes)
- Le mensuel *La décroissance* de février également (cf. pages suivantes)
- Le mensuel *CQFD*, n°162 de février 2018 a rendu compte de la parution (cf. pages suivantes)
- La *Nouvelle Quinzaine Littéraire* du 16 mars 2018 fait une recension sur deux pages (cf. pages suivantes).
- *Le Monde Diplomatique* d'août 2018 annonce le livre (pages suivantes).
- Le site *Sortir du capitalisme* a mis en ligne nombre de mes textes ou articles : bit.ly/2EDg1cu
- La Bibliothèque Associative de Malakoff a mis en ligne textes et séminaires : bit.ly/2l8LdUe (2016) et bit.ly/2FveGSf (2017)
- Les articles de l'auteur concernant le nucléaire ont pour la plupart été publiés sur le Blog concernant Fukushima bit.ly/2GIx8pN

Rencontres (passées et à venir) :

- Malakoff, jeudi 15 février, librairie Zénobi.
- Paris, samedi 17 février, librairie Publico.
- Toulouse, jeudi 22 février, librairie Ombres Blanches.
- Toulouse, vendredi 23 février, de 10h à 12h, émission *Traversée* sur OccitaniePremière.fr
- Toulouse mercredi 7 mars, enregistrement des deux épisodes d'un « texte proféré » sur Radio Occitania.
- Montauban, mercredi 7 mars, 19h, Maison du peuple, 18 rue Michelet.
- Paris, lundi 12 mars, 18h, EHESS, 54 bd Raspail, 1er étage, salle B1-18 « L'artificialisation du monde et la mise en cause du vivant ».
- Metz, vendredi 16 mars, 18h30, Librairie La cour des grands, 12 rue Taison.
- Paris, jeudi 5 avril 20h, maison des associations, 181 av. Daumesnil, Paris 12e.
- Paris, samedi 7 avril 16h30, « Groupe des 39 » (psychiatres et psychanalystes), Paris 3e.
- Paris, mercredi 11 avril 15h, Université Paris 1 centre de Tolbiac Paris 13, amphi K, (reportée)
- Bordeaux, mercredi 2 mai, 16h30, Bordeaux, UFR de sociologie et de psychologie, place de la victoire, (reportée).
- Versailles, samedi 5 mai, 17h, Hôtel de Ville, salle Montgolfier.
- Nancy, vendredi 18 mai, 18h30, librairie associative et indépendante Quartier Libre, 11 Grande Rue.
- Laon, vendredi 1er juin, 20h, L'Etoile noire, 7 rue Saint Jean.
- Lyon, jeudi 18 octobre à 19h, librairie Terre des Livres, 86 rue de Marseille, 69007.
- Grenoble, vend. 19 oct. 20h15, festival « La science en bobines », Mais° des Associat°, 6 rue Berthe de Boissieux.
- Marseille, mercredi 12 janvier 2019, CIRA, 50 rue Consolat, 13001 Marseille.
- Montpellier, Nantes, Bordeaux, Lille, Dijon, St Etienne, Clermont-Ferrand, Besançon, Angers, Villefranche de Rouergue, Saintes, St Jean du Gard... en attente.

Les rencontres sont sur le site de l'éditeur : bit.ly/2F4nWyZ et sur le site de la BAM : bit.ly/2Gwrlbc

Texte sur *La machine de guerre Macron. Un danger de régression politique inédit depuis les années 1940* : bit.ly/2q8Zseu

Les secrets de famille des États nucléaires

PAR JEAN-PAUL DELÉAGE

Dans cet ouvrage d'envergure, Jean-Marc Royer inscrit le projet Manhattan, à l'origine de l'ère nucléaire, dans l'histoire longue du capitalisme. La réalisation de ce projet monstrueux constitue un « fait social total » qui a contribué à l'avènement d'une nouvelle ère historique.

JEAN-MARC ROYER

LE MONDE COMME PROJET MANHATTAN
DES LABORATOIRES DU NUCLÉAIRE

À LA GUERRE GÉNÉRALISÉE AU VIVANT

Le Passager clandestin, 2017, 320 p., 19 €



la manifestation spectaculaire d'une révolution scientifique, tant elle fut bien orchestrée par ses initiateurs. Présenté par l'histoire officielle comme une œuvre de progrès au service du monde libre, le projet Manhattan était souvent connu de l'intérieur pour un tout autre but : « *Au moins à partir d'août 1944, tous les scientifiques de Los Alamos savaient qu'ils ne travaillaient plus contre les nazis, mais contre les Soviétiques, surtout pour imposer la puissance politique des États-Unis au reste du monde.* Tous les scientifiques de premier niveau sans exception », insiste Jean-Marc Royer. L'auteur analyse minutieusement le négationnisme nucléaire né au cœur du projet Manhattan et qui s'étend désormais à toutes les conséquences des accidents et catastrophes nucléaires, comme en administre la preuve la mobilisation sans faille du « *village nucléaire international* » pour contrecarrer les images désastreuses de la catastrophe de Fukushima ; village nucléaire enrôlant, comme à son habitude, les négationnistes professionnels, comme Claude Allègre, affirmant dans *Le Point* du 24 mars 2011 : « *Jusqu'à preuve du contraire, le Japon n'a pas été victime d'une catastrophe nucléaire* » ; ou encore le président de la République de l'époque, Nicolas Sarkozy, écrivant dans *Le Monde* du 7 avril 2011 : « *Le vrai débat, c'est de faire que nos centrales soient sûres et qu'on arrête avec ce terrorisme qui consiste à dire que tout développement, que toute croissance ou toute création de richesses, c'est mal.* » Nous avons dû, en cette tragique circonstance, subir un tsunami de mensonges qui n'avaient d'autre but que de dissimuler les véritables causes du désastre. Ainsi, les Japonais, soixante-dix ans après Hiroshima et Nagasaki, furent à nouveau les cobayes utiles d'un retour d'expérience (REX) ; comme l'avaient été précédemment les populations captives de la région de Tchernobyl, soumises à une batterie d'enquêtes épidémiologiques et de sciences humaines à grand renfort de crédits français, européens et venus du monde entier.

Lors d'une cérémonie organisée en mai 1994 aux Nations unies, Shimon Peres, ministre des Affaires étrangères d'Israël, avait évoqué « *deux Holocaustes, juif et japonais, parce que les bombes nucléaires sont comme des holocaustes volants* ». Ainsi sommes-nous saisis d'une double nécessité : celle d'un regard prospectif à partir de Hiroshima-Nagasaki, combinée à celle d'un regard rétrospectif à partir d'Auschwitz-Birkenau. Le xx^e siècle a franchi un seuil dans l'échelle des tueries de masse : les camps de la mort comme les bombardements nucléaires ont fait entrer l'humanité dans une nouvelle ère : celle d'une industrialisation de la mort sans précédent historique. Et la pensée s'est longtemps trouvée défailante pour analyser les causes et les conséquences de cette catastrophe inouïe de la société capitaliste industrielle. Jean-Marc Royer les aborde avec beaucoup de précision et en livrant des informations

Après 1945, le complexe « *scientifico-militaro-industriel qui a donné naissance au nucléaire a contaminé, puis colonisé les pouvoirs politiques* », écrit Jean-Marc Royer, ce qui a représenté la naissance d'un autre monde qui est celui « *d'une guerre générale, mais non déclarée, contre toutes les formes de vie animales ou végétales* ». Ce phénomène historique sans précédent culmine avec Auschwitz

et Hiroshima, qui en furent l'acmé, après une « *guerre de trente ans* », comme l'historien Eric Hobsbawm nomma la période débutée en 1914 avec la Première Guerre mondiale.

C'est en 1945 que le monde découvrit, stupéfié, les premières photographies des camps de la mort. Deux mois plus tard, les quelques images des bombardements de Hiroshima et de Nagasaki, souvent celles des « *cham-pignons atomiques* », furent présentées comme

souvent inédites sur différentes étapes de ce désastre. Tout d'abord et surtout aux États-Unis, l'eugénisme au début du xx^e siècle : la science y fut instrumentalisée pour opérer un tri gigantesque entre les humains, selon qu'ils étaient considérés comme « utiles » ou « inutiles ». L'eugénisme eut son apogée macabre avec le nazisme dans les camps d'extermination, où furent assassinés plus de six millions d'êtres humains au seul motif qu'ils étaient juifs et qu'ils appartenaient à une race inférieure selon l'idéologie hitlérienne. Cette réduction ultime de l'humanité à un simple « matériau » à traiter selon des critères militaro-industriels se retrouve dans le projet Manhattan, à propos duquel l'auteur nous livre une documentation souvent inédite et littéralement glaçante.

.....

L'auteur analyse minutieusement le négationnisme nucléaire né au cœur du projet Manhattan et qui s'étend désormais à toutes les conséquences des accidents et catastrophes nucléaires

.....

Cette dernière demeure la chasse gardée de la bureaucratie nucléaire ainsi que des scientifiques et des politiques qui la servent à toutes les échelles de la société mondiale. En France même, la société la plus nucléarisée au monde, la dissimulation est l'un des sommets de l'art politique, car elle permet de perpétuer un « *secret de famille* », bien entendu partagé par les grandes sociétés industrielles impliquées dans le nucléaire, indissociablement civil et militaire, comme le fut d'ailleurs le projet Manhattan. En France comme au Japon, le nucléaire s'est établi « *sur le déni d'une fracture exceptionnelle dans l'histoire nationale [...] et qui se lit dans le conte des Trente Glorieuses qui enrobe le nucléaire comme la gangue son précieux minerai* ».

Jean-Marc Royer souligne que l'aura de la science est l'autre gangue qui protège le nucléaire ; le réductionnisme abstrait du mode de connaissance scientifique est un maillon fort du processus d'objectivation du vivant, du réel et de l'humain, auquel aucune limite ne saurait être imposée. Le mode de connaissance scientifique est au final le seul qualifié et, à ce titre, le seul acceptable par la modernité.

En érigeant le secret en dogme intangible, « *le clergé nucléaire a posé les conditions irrévocables d'une "demi-vie" sur Terre* » et a donc imposé à l'humanité entière – et aux enfants de nos enfants pour toutes les générations à venir – les conditions de sa pérennité mortifère. L'entretien du négationnisme universel à propos du nucléaire doit être imputé aux États, qui trahissent ainsi l'une de leurs premières obligations, celle de garantir la protection de leurs ressortissants. À ce titre, les États nucléaires « *ont ainsi perdu un des fondements de leur légitimité constitutionnelle (protéger leurs citoyens) et devraient être jugés pour le biocide et les crimes contre l'humanité commis depuis 1945* », affirme Jean-Marc Royer. Celui-ci souligne l'urgente nécessité de relire l'histoire de l'Occident en intégrant tous les bouleversements intervenus avec la Seconde Guerre mondiale et en révélant les « *secrets de famille* » qui obscurcissent notre conscience commune ; et singulièrement au royaume du nucléaire qu'est la France. Aujourd'hui, nous ne sommes pas seulement confrontés à un choix énergétique, mais nous sommes face à une société où deux siècles de développement industriel capitaliste ont abouti à de monstrueuses contradictions que ne pourra masquer indéfiniment le mensonge étatique.

L'ouvrage de Jean-Marc Royer est une mine d'informations et de révélations explosives qui nous oblige à approfondir ces contradictions ; c'est un exemple et une incitation au travail de vérité qui est la condition première de notre survie et de notre dignité d'êtres humains. **Q**

L'histoire cachée de la bombe d'Hiroshima

31 janvier 2018 / Jean-Pierre Tuquoi (Reporterre)



IMPRIMER

A+

A-



Dans « Le monde comme projet Manhattan », Jean-Marc Royer bat en brèche la légende du bombardement de Hiroshima et de Nagasaki comme moyen de mettre un terme à la guerre. Pour les promoteurs états-uniens de la bombe atomique au sein du « projet Manhattan », l'enjeu était celui de « l'exercice du leadership mondial ». Ils ont donc recherché l'effet de destruction maximal.

On croyait tout savoir. On ne savait rien. Voilà le constat qui s'impose à la lecture des premiers chapitres de l'ouvrage de Jean-Marc Royer. On croyait tout savoir ou presque du « projet Manhattan » et de son aboutissement : le largage au-dessus d'Hiroshima (puis de Nagasaki) de la première bombe atomique par les États-Unis début août 1945.

Côté jardin, l'explication était limpide : pour éviter les pertes prévisibles liées à une invasion du Japon (on avançait le chiffre de 500.000 militaires états-uniens) et contraindre Tokyo à capituler, les États-Unis avaient opté pour une solution radicale en faisant exploser au-dessus des deux villes nippones une arme nouvelle au pouvoir destructeur sans équivalent, mise au point par des scientifiques particulièrement brillants. Le calcul était le bon puisque le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki allait être suivi peu après par une reddition du Japon et le retour de la paix.

« Le plus important projet militaire de tous les temps et, simultanément, le plus secret »

Voilà pour la légende que Jean-Marc Royer s'emploie à démonter en exhibant sous nos yeux quantité de pièces à conviction, au profit d'une tout autre histoire. Celle d'une entreprise folle, d'un projet prométhéen conduit effectivement par la fine fleur des savants atomistes états-uniens (et européens exilés outre-Atlantique) avec la complicité active d'une escouade de galonnés et le concours intéressé des grands noms de l'industrie, de Dupont à Monsanto en passant par Kodak et General Electric. Einstein a-t-il eu sa part de responsabilité en attirant l'attention des autorités américaines sur les caractéristiques de l'uranium ? Royer affirme qu'« [une] lettre d'Albert Einstein [au président] Roosevelt a beaucoup contribué à faire de la recherche atomique une priorité politique ». Une biographie récente du célèbre physicien (*Einstein. Les vies d'Albert*, de Vincenzo Barono, éd. De Boeck Supérieur, 200 p., 17 euros) affirme le contraire et assure que la fameuse lettre, datée de 1939, « n'avait pas été concluante ».



Des opératrices de calutron, à l'usine Y-12 de Oak Ridge, pendant la Seconde Guerre mondiale. Les calutrons servaient à raffiner le minéral d'uranium.

Tout est gigantesque, hors-norme dans le projet Manhattan, « le plus important projet militaire de tous les temps et, simultanément, le plus secret ». Fin 1944, il occupait plus de 100.000 personnes et en a mobilisé près d'un demi-million, pour des durées variables, entre 1942 et 1945. Des dizaines de sites industriels (32 au total) étaient concernés. Sur celui de Hanford, dans l'État de Washington, où fut construit un réacteur nucléaire, il n'y avait pas moins de 1.200 bâtiments. Les dimensions de certains d'entre eux construits dans le cadre du projet donnent le vertige : 260 mètres de long, 30 mètres de large, autant en hauteur, et aucune fenêtre pour celui (baptisé « Queen Mary ») destiné à la séparation chimique du plutonium. Un autre site, celui d'Oak Ridge, s'étalait sur une superficie deux fois plus étendue que Paris.

« Le complexe scientifico-militaro-industriel » était décidé à utiliser la nouvelle arme désormais entre ses mains

Le coût du programme, quintessence de la modernité industrielle de l'époque, est tout aussi colossal, équivalent à celui de la Nasa lorsqu'elle s'est lancée dans la conquête spatiale quelques décennies plus tard. Le plus étonnant, observe l'auteur, est que « ces dépenses pharaoniques furent [...] engagées sans la certitude de réussir ».

Une première explosion atomique menée à bien en juillet 1945 dans le désert du Nouveau Mexique, quel enchaînement a conduit à larguer des bombes au-dessus du Japon ? Jean-Marc Royer rappelle que c'est pour contrer la menace nazie que fut lancé le projet Manhattan. Les États-Unis redoutaient que l'Allemagne nazie acquière la bombe avant eux. Mais, dès 1943-1944, cette hypothèse était exclue et c'est donc le Japon impérial qui devenait la cible naturelle, mais pas obligée.

Car rien, souligne l'auteur, n'obligeait à passer à l'acte. En mai 1945, l'Allemagne défaite, le Japon n'était pas en meilleure posture. Il était à genoux et, à Tokyo, une partie de la classe dirigeante, que ne désavouait pas l'empereur, était disposée à une reddition sans condition pour peu que l'institution impériale soit sauvegardée. Mais, et c'est là où le livre de Royer prend tout son sens, il était trop tard. Aux États-Unis, les acteurs du projet Manhattan — « le complexe scientifico-militaro-industriel » — étaient décidés à utiliser la nouvelle arme désormais entre leurs mains. Il s'agissait d'ailleurs moins de vaincre des Japonais exsangues que de prendre le dessus face à l'Union soviétique, le nouveau rival sur la scène mondiale. « L'exercice du leadership mondial » était en jeu. Il demeure...



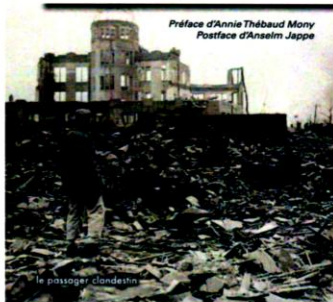
Le bombardier B-29 « Enola Gay » et son équipage (le pilote, Paul Tibbets, est au centre), aux îles Mariannes, dans les années 1940. Cet avion largua la bombe atomique « Little Boy » sur Hiroshima le 6 août 1945.

A-59474 /

Jean-Marc ROYER

Le monde comme projet Manhattan

Capitalisme et guerre universelle au vivant depuis Hiroshima



Le nucléaire est la "figure de proue d'une civilisation fondamentalement morbide, mortifère et autodestructrice qui s'est violemment imposée en Occident depuis deux siècles". Son apparition "quasi concomitante d'Auschwitz-Birkenau", marque une rupture fondamentale dans l'histoire du capitalisme et de l'humanité, car "les complexes scientifique, militaire et industriel sur lesquels il repose ont en effet orienté de façon décisive les appareils d'État et les industries de l'après-guerre vers une guerre généralisée au vivant". Telle est la thèse centrale défendue par Jean-Marc Royer au travers d'une approche novatrice, à la fois historique, anthropologique et psychanalytique. Point de départ de son analyse : le "projet Manhattan" qui a débouché sur les bombardements de Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945 et surtout qui a donné "une nouvelle dimension politique aux possesseurs de cette arme de domination totale". La négation des victimes des accidents nucléaires — comme dernièrement ceux de Fukushima — en est une des conséquences. L'actualité récente autour de la Corée du Nord comme du traité d'interdiction des armes nucléaires souligne la pertinence de la thèse développée par Jean-Marc Royer.

Patrice Bouveret

Nucléaire

Le projet Manhattan, c'est cette gigantesque opération menée aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale pour mettre au point la bombe atomique et s'assurer une hégémonie mondiale. Pour Jean-Marc Royer, la conception de l'arme la plus dévastatrice a ouvert une nouvelle période historique. Avec les massacres de Hiroshima et Nagasaki, la puissance du complexe scientifico-militaro-industriel devient totale. L'imaginaire même en a été chamboulé : « *le mode de connaissance scientifique consacré par le projet Manhattan a fonctionné comme un dynamitage de toutes les retenues, de toutes les barrières...* » Pour l'auteur, « *le nucléaire ne saurait être compris si l'on ne reconnaît pas qu'il est le fils aîné de la science du premier XX^e siècle, cependant que, dans son essence même, par sa dimension planétaire et ses effets mortifères et morbides quasi éternels, il est un écocide et un crime contre l'humanité d'un type entièrement nouveau.* » Jean-Marc Royer allie psychanalyse, critique anti-industrielle et descriptions minutieuses des désastres nucléaires japonais (de 1945 à Fukushima) pour établir le diagnostic d'une civilisation autodestructrice à laquelle il ne voit guère d'issue : « *l'époque du capitalisme ouverte après guerre est celle d'une guerre générale contre le vivant, guerre qu'il mènera jusqu'au dernier instant car c'est une condition impérative de sa survie.* » P. T. Jean-Marc Royer, *Le Monde comme projet Manhattan. Des laboratoires du nucléaire à la guerre généralisée au vivant*, Le Passager clandestin, 2017 (343 pages, 19 euros).



Jacques Testart, dans son dernier ouvrage, avec Agnès Rousseaux, *Au péril de l'humain ; les promesses suicidaires des transhumanistes*, Paris Le Seuil, 2018, pages 192 et 221, cite longuement le livre à deux reprises :

« Jean-Marc Royer, ingénieur et analystes des catastrophes atomiques, montre que la "rationalité calculatrice/transgressive" qui structure l'imaginaire depuis un siècle (surtout avec l'eugénisme et la bombe atomique) légitime la "solution ultime d'une question quelconque" en écartant les conditions sensibles d'existence et en transgressant les interdits pour "tout ramener à un problème de type technique, physique ou mathématique". C'est ainsi que les péripéties scientifiques et les expériences meurtrières du xxe siècle préparaient le transhumanisme, "horizon fantasmé indispensable de la civilisation capitaliste" écrit Royer. Et depuis un siècle, cette guerre au vivant et à l'Humanité se concrétise progressivement... » (p. 192).

« Jean-Marc Royer montre comment tous les scientifiques du programme nucléaire de Los Alamos savaient, au moins à partir d'août 1944 (soit un an avant Hiroshima), "qu'ils ne travaillaient plus contre les nazis, mais contre les Soviétiques, et surtout pour imposer la puissance politique des États-Unis au reste du monde [...] car il est impossible d'arrêter la circulation de telles informations dans un microcosme clos"³⁰⁷. Royer estime que la

parcellisation du travail des scientifiques (largement aggravée depuis le projet Manhattan), et leur sentiment d'appartenance à une élite leur permirent d'être convaincus "de servir une noble cause". Cette conviction persista malgré l'évidence funeste du projet réel, car l'imaginaire des chercheurs, légitimé par l'idéal du progrès universel, nourrissait un déni quotidien, une "plongée volontaire en apnée morale et politique" (p. 221) ».

Damoclès, revue trimestrielle de réflexions et d'échanges sur la paix, les conflits et la sécurité mutuelle du Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits :

Damoclès n°52, 2017 :

Les « secrets de famille » de l'Occident capitaliste



Jean-Marc Royer — au terme d'une analyse historique rigoureuse du « projet Manhattan » qui a conduit aux bombardements de Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945 — montre que l'apparition du nucléaire est le symptôme d'une rupture fondamentale dans l'histoire du capitalisme et de l'humanité. Nous publions des extraits de sa thèse, comme une invitation à découvrir cette approche à la fois historique, anthropologique et psychanalytique du nucléaire dans l'histoire humaine. Comme le souligne Annie Thibaud-Mony dans la préface, l'auteur « apporte une contribution essentielle à cette indispensable reconnaissance politique du crime nucléaire, figure emblématique des crimes industriels de notre temps ».

P. B.

.....
Le monde comme projet Manhattan.
Capitalisme et guerre universelle au vivant depuis Hiroshima.

Jean-Marc Royer

Le passager clandestin, 2017, 307 p., 15 €

Extraits • Le nucléaire, c'est la figure de proue d'une civilisation fondamentalement morbide, mortifère et autodestructrice qui s'est violemment imposée en Occident depuis deux siècles. En conséquences, penser le nucléaire autrement, c'est se proposer de disséquer le puissant archétype d'une mort à ce point tutélaire qu'aucune autre civilisation n'en avait jamais produit d'équivalente dans l'histoire humaine.

Penser le nucléaire a également ceci « d'impossible » que cela oblige à côtoyer la mort au quotidien, à penser en permanence cette figure exceptionnelle de la mort en marche, sous toutes ces formes, dans tous ces états, sans qu'aucun d'entre nous puisse en prévoir le terme de manière plausible. Comme, de plus, dans le domaine nucléaire, il n'y a pas et il n'y aura jamais d'espoir de « délivrance » — ce que tout être humain normalement constitué ne peut se résoudre à accepter — il s'agit là d'un des aspects les plus rebutants pour la réflexion, une sorte d'épreuve du feu pour la pensée. » [p. 18]

La nécessité d'un regard prospectif à partir d'Hiroshima-Nagasaki

Le regard prospectif est un des facteurs qui influence l'interprétation du passé comme le souligne Shlomo Sand. Ce regard porté à partir d'Hiroshima-Nagasaki a évidemment entraîné une autre manière de voir l'histoire dans laquelle nous sommes, ce qui est en général peu pratiqué, et pour cause... Pour mémoire, les grosses firmes industrielles (Du Pont, Monsanto, Kodak, Union Carbide, Westinghouse...) qui furent présentes dès 1942 dans l'entreprise nucléaire, font « la pluie et le beau temps » après-guerre et sont pour quelque chose dans « le climat » d'aujourd'hui, dans tous les sens du terme. Bien que le projet Manhattan n'en soit pas la seule cause, son examen circonstancié et celui de ses suites permet de soutenir qu'une nouvelle période historique s'est ouverte en Occident après 1945. En effet, les Complexes scientifico-militaro-industriels qui cristalliseront après-guerre, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, vont coloniser puis transformer la nature de tous les pouvoirs politiques, puis des États (en commençant par ceux qui furent armés à « l'arme totale »), toutes choses qui trouveront progressivement une traduction dans le devenir politique, économique et idéologique des sociétés ; y compris des points de vue symboliques et imaginaires car le nucléaire constituait, en soi, une nouvelle transgression, majeure, des fondements de notre monde et de la vie en utilisant la connaissance scientifique, c'est-à-dire intime de la matière.

Il ne s'agissait plus seulement de la guerre totale ou du meurtre de masse, mais d'une contamination interminable de tout le vivant et de son substrat minéral ou végétal, c'est-à-dire de répandre à de nouvelles échelles la mort sur l'ensemble de la Terre, sans parler de la menace de destruction générale ainsi mise en œuvre. Cela dessinait un nouvel horizon suicidaire de la civilisation capitaliste et engendrait une question de taille : mais où cela a-t-il commencé vraiment, c'est-à-dire où se situent le ou les points de rupture de cette histoire ? Question d'autant plus importante qu'il s'agit d'identifier, dans tous les domaines, « les points de bascule », constitue une composante essentielle de l'élaboration théorique. Or, bien qu'il fut d'un genre nouveau, ce crime contre l'humanité avait un homologue strictement contemporain : Auschwitz-Birkenau. Ce ne pouvait être fortuit. » [pp. 279-280]

Jean-Marc Royer

L'ATOME AU FIL DES PAGES

IRRADIEZ-LES TOUS!

LES 140 premières pages du livre *Le Monde comme projet Manhattan*¹ dissèquent ce moment où les États-Unis mettent au point, expérimentent et larguent la première bombe atomique. Pensée pour vaincre le nazisme, utilisée officiellement pour terrasser le Japon, elle est expérimentée *in vivo* pour sidérer les Soviétiques. La guerre froide commence avec les bombardements de Hiroshima et Nagasaki. La bombe «devait être utilisée dans une zone suffisamment peuplée pour que les survivants puissent témoigner de ses terribles effets. En conséquence, aucune alerte ne serait donnée aux Japonais avant le bombardement». Puis l'auteur fait un bond dans le temps jusqu'en 2011, l'accident de Fukushima. Jean-Marc Royer décortique le rapport de la commission d'enquête japonaise. Ses conclusions : l'accident nucléaire «est clairement d'origine humaine». Collusions, négligences, conflits d'intérêts : «L'énergie nucléaire est devenue une force échappant au contrôle de la société civile.»

Royer essaie de cerner cette omerta entretenue par le village nucléaire mondial. Utilisant les outils de la psychanalyse, il fouille à rebours cette révolution industrielle vendue comme un grand bond en avant. Une bascule civilisationnelle où la mort a été «érotisée» jusqu'à la rendre désirable. Repolitiser la camarade permettrait de rendre au nucléaire son vrai visage, celui de «figure de proue d'une civilisation fondamentalement morbide, mortifère et autodestructrice qui s'est violemment imposée en Occident depuis deux siècles». Nous n'avons pas d'autre choix que d'en sortir.

¹ *Le monde comme projet Manhattan*, Jean-Marc Royer, Le passager clandestin, 2017



AMÉRIQUES

LE MONDE COMME PROJET MANHATTAN. Des laboratoires du nucléaire à la guerre généralisée au vivant. – Jean-Marc Royer

Le Passager clandestin, Lyon, 2017, 320 pages, 19 euros.

De 1942 à 1946, dans le plus grand secret, le projet Manhattan a permis la fabrication de la première bombe atomique. Hiroshima, Nagasaki... Pratique du secret et intense propagande en masqueront la réalité et le biocide qui en a résulté. À travers une analyse historique détaillée, l'auteur souligne la responsabilité des scientifiques dans ces crimes perpétrés par un «*complexe scientifico-militaro-industriel*». Or ce projet est contemporain des camps d'extermination nazis. Pour Jean-Marc Royer, ces deux entreprises de massacre témoignent d'une vieille collusion entre capitalisme et connaissance scientifique : dès la fin du XIX^e siècle, les méthodes eugénistes, héritières du darwinisme social, avaient selon lui prospéré en Allemagne comme aux États-Unis, et auraient conduit à ces crimes de masse. Même si l'on n'adhère pas à toutes les voies explorées par l'auteur, sa dénonciation de la pulsion de mort du «*capitalisme thermo-industriel*» pose la question du système politique qui en assure la promotion.

JEAN-PIERRE CRÉMOUX

Texte récent de l'auteur :

L'EROTISATION DE LA MORT ANNONCE UN HIVER SEPULCRAL, CELUI DANS LEQUEL LE CAPITALISME ENTRAÎNE LE MONDE.

(Auschwitz et Hiroshima ont été le symptôme d'une radicalisation du capitalisme qui a pratiqué depuis cette date une guerre généralisée au vivant).

1 - Le nucléaire est un crime contre l'Humanité de type nouveau, eu égard à la modernité scientifique des moyens mis en œuvre, à ses effets planétaires et pérennes, y compris du point de vue génétique. C'est ainsi que depuis ses débuts, l'existence de cette industrie, sous toutes ses formes, est à l'origine du décès de plus de soixante-cinq millions de personnes¹ : un véritable impôt du sang versé *ad vitam aeternam* au capitalisme thermo-industriel² qui en fut une des conditions d'existence nécessaires. Outre que le 16 juillet 1945 est une rupture dans l'histoire du vivant sur Terre, les régions du globe qu'il a plus particulièrement contaminé illustrent la régression civilisationnelle dont le nucléaire est porteur de manière intrinsèque³ puisque sur place et autour

¹ Comme la commission dirigée par Chris Busby l'a indiqué dans tous ses rapports depuis plus de vingt ans. Consulter les rapports de l'European Committee on Radiation Risk (www.ecrr.org) ou la traduction de Paul Lannoye aux Ed. Frison-Roche, 2004.

² Appellation empruntée à Alain Gras (*Le Choix du feu*, Paris, Fayard, 2007) qui vise à qualifier le moment où l'usage «d'énergies renouvelables» (eau, vent, traction animale) bascule vers l'utilisation massive des «ressources fossiles» (charbon puis pétrole).

³ Par ailleurs, des radionucléides se répandent dans l'atmosphère chaque fois que des vents proviennent du Sahara ou de l'Europe de l'Est à la suite d'incendies de forêts fortement contaminées.

rien ne lui survit, hormis des mutants. En tant qu'héritier de la relativité et de la physique des particules, il est également le fils aîné de la science du 20^e siècle qu'il aura porté au zénith de sa puissance ; il en aura également accompli l'illimitation et la transgressivité intrinsèque en quelque sorte, puisque rien ni personne ne peut arrêter la course des sciences, nous y reviendrons. En outre, l'existence de cette industrie fut irrémédiablement imposée à l'Humanité en même temps que la nécessaire pérennité des connaissances, des personnels et des crédits indispensables à sa surveillance sur le long terme, y compris dans le cas d'un arrêt immédiat et définitif de tous les réacteurs. Autrement dit, il ne sera jamais possible de sortir du nucléaire, du moins à une échelle de temps humain, ce qui en détermine une dimension tragique supplémentaire et en fait la figure de la mort la plus terrible que l'Humanité ait jamais inventé.

2 - La guerre du Pacifique fut volontairement prolongée dans le but d'essayer la nouvelle arme in vivo, c'est-à-dire sur ceux qui allaient s'avérer être des cobayes jusqu'à ce jour⁴. A Hiroshima, entre le 6 août et le 15 septembre 1945, pas moins de dix-huit équipes japonaises, soit plus de deux mille personnes, ont étudié les suites du bombardement atomique⁵ mais les occupants ont confisqué ou se sont attribué les contributions, les collections de données et les échantillons recueillis⁶. Puis, jusque fin avril 1952, en s'appuyant sur une commission de censure de sept mille membres, les films, photographies, poèmes, fictions, témoignages, enquêtes, rapports et autres documents ont été massivement saisis et pour la plupart envoyés à Washington⁷, comme cela avait été initialement prévu par la direction du projet Manhattan. En fait, depuis le 16 juillet 1945 et sans discontinuité, un puissant négationnisme travestit le nucléaire de manière méticuleusement organisée. Ce négationnisme est à la mesure des capitaux investis dans cette industrie ; à la mesure des effets morbides ou mortifères qu'il s'agit de dissimuler ; à la mesure de la portée politique et militaire acquise depuis lors, et plus généralement à la mesure des destructions qui caractérisent l'introduction du capitalisme thermo-industriel depuis deux siècles.

3 - Grâce à sa démonstration de puissance, à ses suites scientifiques, techniques, technologiques, industrielles et politiques, le projet Manhattan a précipité la colonisation des appareils d'États par ce qu'il faut bien appeler les complexes scientifico-militaro-industriels. Cette évolution et la nécessaire reconversion des industries issues de « la guerre de trente ans »⁸ a finalement engendré, notamment à travers l'agro-industrie, un empoisonnement délibéré des sols, des eaux, de l'air et des êtres vivants, c'est-à-dire une guerre généralisée au vivant sur Terre, sous l'égide du progrès et du profit. Que cette radicalisation du capitalisme thermo-industriel se soit appuyée sur les nécessaires reconstructions d'après-guerre, les plans Marshall et une relance keynésienne des économies n'autorise pas pour autant à parler de trente glorieuses⁹ années, d'autant que ces années ont également été marquées par de sanglantes expéditions coloniales et un redéploiement des impérialismes qui a emprunté les moyens de l'endettement insolvable pour à mettre à genoux de manière pérenne les pays dits du « tiers-monde ». 1945 doit donc être vue comme l'année d'une rupture fondamentale dans l'histoire du capitalisme débuté deux siècles auparavant, et même comme une rupture dans l'histoire de la Terre et du vivant sur Terre depuis le 16 juillet¹⁰. Nous le verrons par la suite, il n'aura fallu à ce capitalisme que la première moitié du 20^e siècle pour atteindre la « vérité de son essence », puisqu'au-delà de l'aspect mortifère qui caractérise la production marchande, il est à ce moment-là devenu un producteur/distributeur de mort et plus seulement de « travail mort ». Pour apprécier la profondeur de cette rupture, il faut la mettre en relation, d'une part avec le fait que la première guerre mondiale, industrielle et totale a provoqué en Occident un changement du statut de la mort en la « prolétarisant », c'est-à-dire en faisant de la mort de masse des êtres humains au combat, le produit d'une industrie. À ce moment-là, les êtres furent dessaisis d'un des aspects fondamentaux de ce qui a constitué, à travers l'invention de la sépulture et le respect dû aux morts, notre lent processus d'humanisation¹¹, d'humanisation puis de subjectivation. Ce dessaisissement de l'être fut encore plus profond que celui qui fut inauguré avec la prolétarianisation des individus encasernés dans les fabriques du dix-neuvième siècle. D'autre part, la guerre généralisée au vivant se double d'un encouragement à transgresser les limites physiques de la vie sur terre, à nier la finitude du monde et la nôtre, qui, à force d'être sans cesse déniée ne sera bientôt plus comptée au rang des attributs de l'humanité. Déjà, la mort est perçue par certains comme une « injustice », ce qui est une contribution de taille à l'obsolescence de ce qui fonde cette même humanité. Evidemment, la plupart des constructions transhumanistes sont de l'ordre du fantasme, mais elles entrent en symbiose avec l'horizon chimérique de la civilisation capitaliste, ce qui ne sera pas sans conséquences.

4 - La contemporanéité d'Auschwitz et d'Hiroshima, à la fin de « la guerre de trente ans » n'est pas fortuite. Outre qu'elle constitue un tableau symptomatique de l'effondrement des sociétés occidentales à ce moment-là,

⁴ Établie à Hiroshima par le États-unis, la Commission sur les dommages de la bombe atomique (ABCC) a étudié les effets des radiations chez les survivants sans jamais leur prodiguer un soin pendant les trente années de son existence. Kenzaburō Ōé, *Notes de Hiroshima*, Paris, Gallimard, 1965, p. 59-60, 173 et 148.

⁵ Cent-trente-quatre rapports ont été rédigés et non publiés selon une recension personnelle provisoire. Concernant le nombre de ces rapports, voir Susan Lindee, *Suffering Made Real. American Science and the Survivors at Hiroshima*, Chicago, University of Chicago press, 1994, p. 41.

⁶ Cela a été amplement quoique discrètement confirmé depuis. Par exemple, le physicien Nishimori Issei, qui était étudiant à Nagasaki au moment des faits, a précisé que les organes issus des autopsies avaient été subtilisés par les occupants (S. Lindee, *op. cit.*, p. 18 et note 3), ce qui, dans les années 1973-1974, a posé quelques problèmes diplomatiques, étant donné que les autorités nipponnes avaient clairement formulé des demandes de restitution.

⁷ Voir le site du Hiroshima Peace Memorial Museum: The First Special Exhibition of February 2003, « It was an atomic bomb ».

⁸ Eric Hobsbawm définit ainsi la période écoulée entre 1914 et 1945, faisant de la « grande dépression » des années 1930 une autre forme de guerre.

⁹ Il vaudrait mieux parler de « Pacification des populations » obtenue par la saignée d'une guerre de trente ans qui aura décimé les jeunes et annihilé la pensée critique. Le pire, fut de baptiser « Révolution verte » ce qui s'est révélé être l'empoisonnement des nappes phréatiques, des sols, des plantes, des animaux et des êtres humains, sans compter sa contribution au réchauffement climatique...

¹⁰ En janvier 2015, 26 des 38 membres du Groupe de travail international sur l'Anthropocène publièrent un article suggérant que l'essai nucléaire du 16 juillet 1945 aux États-Unis était la limite chronologique à retenir pour marquer le début d'une nouvelle ère stratigraphique.

¹¹ Avec la bipédie, le langage articulé, la maîtrise du feu, les croyances...

elle ressort de ce qui doit être désigné comme le secret de famille¹² du capitalisme. Encore ne faut-il pas s'en tenir à ces symptômes, tenter d'en saisir les prémices dans l'histoire longue, et pour ce faire, remonter à cette gigantesque falsification de l'histoire qui présente l'introduction du capitalisme en Europe à la fin du 18^e siècle¹³ comme un progrès – c'est sa version bourgeoise – ou comme une nécessité historique avant d'atteindre l'âge d'or socialiste, c'est sa version hégéliano-marxiste et téléologique. Sous le nom de « révolution industrielle » qu'elles ont en partage, ces deux versions de l'histoire ont également en commun d'avoir enrobé du prestige politique de la modernité ce qui doit être en réalité comparé aux désastres provoqués par la colonisation¹⁴ en Afrique ou ailleurs, à savoir un anéantissement de toutes les formes organiques de l'existence, un démembrement rapide et violent des communautés, une déstructuration des rapports au Monde, à la Terre, au vivant, ce qui a finalement culminé dans la réduction de toutes les activités humaines au substantif de travail, une catégorie qui ne fait que dissimuler sa réalité, *la misère du salariat*. Il n'est qu'à lire le rapport que René Villermé ramène de son périple dans les principales villes textiles de France, à la demande de l'académie des sciences morales et politiques. C'est un témoignage terrible sur la condition ouvrière des années 1830 parce qu'il peint en détail la misère de ceux et celles (enfants compris) qui sont condamnés à des journées de quinze à dix-sept heures, pour des salaires qui leur permettent à peine de survivre.

Qu'il s'agisse des caves de Lille – ou pires encore des greniers – où s'entassaient, au fond des courettes sans soleil, dans des pièces minuscules, une ou plusieurs familles, exposées à la saleté, aux rigueurs du climat et à la dépravation ; qu'il s'agisse des campagnes mulhousiennes qui voient chaque matin se presser vers la fabrique une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue... et un nombre encore plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers, tombée sur eux pendant qu'ils travaillent, contraints d'habiter à une lieue, une lieue et demie de la manufacture en raison des loyers excessifs...¹⁵

Historiographie de la misère et misère de l'historiographie

5 - En fait, c'est toute l'histoire des deux derniers siècles qui doit être revue : les luddites, le romantisme, toutes les révoltes et révolutions doivent être compris comme autant de mouvements de résistance à ces dévastations inédites et à cette déshumanisation profonde car, s'il faut le dire de manière plus explicite, le capital n'a jamais exercé de « mission civilisatrice », ni ici ni ailleurs. Ce fut une des erreurs fondamentales d'analyse de tous les marxismes vulgaires¹⁶ dont nous continuons encore de payer au prix fort les innombrables inconséquences, notamment par l'acceptation et l'aménagement de cette horreur. Cela doit entraîner un réexamen de toutes les formes d'opposition à l'avènement du capitalisme thermo-industriel qui furent passées sous silence ou, plus tard, taxées de « critiques artistes », ce qui revenait à s'interdire d'en analyser le bien-fondé en les renvoyant à un attachement folklorique « aux temps anciens »¹⁷. De même, donner à croire que toute « découverte scientifique » ou toute invention technique n'a entraîné aucune perte en humanité, ni aucun détriment, c'est continuer d'être pris dans l'idéologie progressiste qui est le fer de lance du capitalisme. Prenons un seul exemple, emblématique de ce travestissement historiographique et politique : la « conquête de la Lune » par les Etats-unis continue d'être qualifiée depuis 1969 comme « un petit pas pour l'homme, mais un pas de géant pour l'humanité ». Ce que ni les scientifiques, ni les historiens des sciences ne veulent voir ou entendre depuis un demi-siècle, c'est qu'à chaque mission Apollo trois à quatre kilogrammes de plutonium 238 y ont été abandonnés, faisant de notre satellite une poubelle nucléaire¹⁸. Y-a-t-il une vision plus fétichisante de cette modernité conquérante ?

6 - Historiquement contemporaines de la seconde moitié du 19^e siècle, la cristallisation du mode de connaissance scientifique moderne, celle du capitalisme thermo-industriel et celle des États-nations modernes en Occident se catalysent l'une l'autre. Ce sont les États et non une soi-disant « main invisible » qui, en défragmentant les territoires mettent en place des marchés nationaux débarrassés des obstacles (douaniers, fiscaux, administratifs...) à la mobilité des capitaux et des marchandises. De ce point de vue, le chemin de fer aura fait coup double, puisqu'il aura également permis, avec l'industrie textile, l'accumulation primitive du capital. De même, sans les États, le colonialisme n'aurait pas atteint un tel niveau, les places financières internationales n'existeraient pas, les premières expositions universelles, qui chantaient les prouesses de cette « triple alliance », n'auraient pu se tenir, ni les ingénieries sociales – du pasteurisme à l'eugénisme – se développer à cette échelle. Cette « triple alliance » fut de facto à la source du « fait social total » que constituera la domination du travail abstrait, de la valeur, de l'argent, de la marchandise et du capital à la fin du siècle, même

¹² Un concept emprunté à la psychanalyse afin d'illustrer à quel point les refoulements de l'historiographie occidentale demeurent profonds, continuant ainsi d'obscurcir la réalité politique aux yeux des générations actuelles. Son contenu sera explicité plus loin.

¹³ Cette avènement du capitalisme thermo-industriel n'est pas non plus survenu comme un coup de tonnerre dans un ciel serein : nous savons aujourd'hui que dès le 13^e siècle sont apparus en Occident divers éléments qui se révéleront décisifs. Nous pensons au rôle déterminant des monastères dans l'organisation du travail, dans la propagation des techniques agricoles et dans la mesure du temps ; plus tard à l'avènement des cités-États ou à l'invention des lettres de change et des banques dans quelques villes italiennes ; à la guerre de cent ans, à la création des armées de métier avec leurs armes à feu, ce qui a nécessité la levée en masse des impôts et les débuts d'une industrie métallurgique, etc.

¹⁴ Voir à ce sujet Karl Polanyi, *La Grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983.

¹⁵ Louis-René Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Introduction de Y. Tyl, Paris, (Renouard 1840), Union générale d'Éditions, 1971.

¹⁶ L'analyse du capitalisme faite ici n'a pas grand-chose à voir avec celle que le marxisme a véhiculée depuis un siècle. Elle emprunte son point de vue à la critique de la valeur ou « Wertkritik » initiée outre-Rhin en 1987 notamment par Robert Kurz.

¹⁷ Pris dans les injonctions de la modernité, le colonisé s'emploie malheureusement parfois à dénier sa propre colonisation comme on le sait depuis Frantz Fanon, ce que l'on pourrait croire à tort révolu : l'usage de l'anglo-américain sur Internet ou dans les colloques est là pour l'attester.

¹⁸ Ce puissant émetteur de rayons α en fait l'isotope le plus utilisé dans les générateurs de chaleur et les générateurs Electriques qui alimentent les sondes spatiales. Ils permettent aux équipements de fonctionner la nuit¹⁸, lorsque les panneaux solaires sont dans l'obscurité.

si perduraient au sein de ces sociétés des formations sociales plus anciennes. Dire que le capitalisme est à ce moment-là devenu un fait social total, c'est avancer qu'il a fini par structurer l'ensemble des relations sociales.

7 - Une autre rupture dans l'histoire de l'Occident est encore plus profondément refoulée par l'historiographie de la fin du 19^e siècle : il s'agit de l'avènement de l'eugénisme (aussi dénommé darwinisme social ou hygiène raciale, selon les pays)¹⁹ qui visait à « l'amélioration de la race humaine » en rétablissant les bienfaits d'une « sélection naturelle » que « l'assistance sociale accordée aux miséreux avait contrariée ». Bientôt, la stigmatisation du prolétariat naissant comme classe dangereuse – pour l'ordre bourgeois puis pour « l'avenir de la race blanche » – allait donner une consistance politique à cette ingénierie sociale qui s'est alors parée d'une légitimité scientifique en s'appuyant sur la biologie naissante. « *Le darwinisme social peut être défini comme la doctrine qui considère l'homicide collectif comme le moteur du progrès du genre humain* »²⁰ disait au début du 20^e siècle le sociologue Jacques Novicow. Les premières expériences dites médicales, seront menées en 1904 dans les camps de la mort Namibiens par Eugen Fisher (l'inspirateur de Mein Kampf, le professeur de Mengele et l'ami fidèle de Heidegger) : les premières lois de stérilisation seront adoptées en 1907 par l'Indiana ; grâce à la Carnegie Institution, à la Fondation Rockefeller et à la fortune d'Henry Harriman, un gigantesque fichier sera créé en 1911 par Charles Davenport à Cold Spring Harbor, afin d'y classer les « pédigrées » de dizaines de milliers de familles. En 1915, débutait le génocide Arménien commis par de Jeunes Turcs acquis au darwinisme social lors de leur séjour parisien. En 1922, durant la république de Weimar, paraissait *L'élimination légitime des vies indignes d'être vécues*, un livre où les auteurs décrivent « les fardeaux vivants » que l'Allemagne affaiblie ne pouvait plus se permettre de nourrir et qui étaient « indignes de vivre » ; l'éradication de ceux qui furent qualifiés « d'inférieurs mentaux » n'était, d'après eux, ni un crime, ni un acte immoral, ni une barbarie, mais un acte légal et utile²¹. Autrement dit, les bases fondamentales du nazisme existaient trente ans avant son arrivée au pouvoir, contrairement aux affirmations de Levinas qui a présenté son avènement comme un coup de tonnerre dans le ciel serein et merveilleux d'un pays de haute culture.

Il semble que, partout, un darwinisme social issu de la pensée du 19^e siècle soit à l'œuvre. Racisme, mépris ethnique et social, hygiénisme, autant d'éléments qui, catalysés, en quelque sorte, ont, consciemment ou non, intoxiqué les systèmes de représentation²².

8 - Or, du point de vue psychanalytique, l'eugénisme doit être compris pour ce qu'il est, une transgression à grande échelle du tabou du meurtre – c'est-à-dire une transgression de ce qui est à la base de toute vie sociale, de toute culture, de toute civilisation – sous les auspices légitimants du mode de connaissance scientifique, ce qui est encore dénié de nos jours. À présent, cette remise en cause des fondements de la vie en société n'est toujours pas comprise comme telle ; d'abord parce qu'il serait beaucoup trop gênant d'en reconnaître les origines, ensuite parce que tous les éléments propices à ce type de transgression perdurent encore. Cette transgression de l'interdit du meurtre sous les auspices scientifiques, c'est l'essence des « secrets de famille » de la civilisation capitaliste depuis la fin du 19^e siècle. C'est pourquoi l'on peut dire que nous sommes alors entrés dans « l'ère des génocides »,²³ une ère dans laquelle nous sommes toujours, ce que les actualités et les énormes capitaux investis dans le transhumanisme confirment. Mais, comme cela continue d'être refoulé, la dimension profondément tragique, pérenne et universelle d'Auschwitz et d'Hiroshima continue d'être méconnue.

9 - Le capitalisme thermo-industriel est un système automate qui n'a pour seul crédo que « la valorisation de la valeur ». Cette formule abstraite et circulaire résume sa quintessence et rend compte du fait qu'il désubstantialise toute chose, y compris le vivant, dans le but d'en faire une abstraction susceptible de circuler rapidement. Ainsi, le High Frequency trading gère à présent un « capital fictif », composé de valeurs de valeurs à la puissance N, circulant à la vitesse de la lumière, sous forme de zéros et de uns, tandis que transitent de la même manière les profils numérisés des « amis virtuels » gérés par les algorithmes de puissants serveurs nichés au sein d'énormes Data center de plus en plus voraces en énergie électrique. Tout cela peut être synthétisé en disant que l'ultime finalité du capitalisme, c'est de faire de chaque pan de la nature et de tous les êtres vivants des variables d'ajustement incluses dans son économie politique, quitte à mettre en cause la vie sur Terre. Dans ces conditions, attendre, appeler ou bien se limiter à décrire son effondrement, devient irresponsable dans la mesure où nul n'en sortira indemne. Mais aussitôt surgit l'interrogation suivante : alors que le constat de ce péril systémique fait maintenant l'objet d'un large consensus, pourquoi n'existe-t-il aucun mouvement d'opposition à la hauteur de cette funeste perspective ? S'il cela ne résultait que d'une « fausse conscience », comment se fait-il qu'elle ait présidé aussi longtemps à la manière de dépeindre un ordre si destructeur et si déshumanisant ? On ne peut en inférer qu'à l'existence d'un étayage puissant dans les inconscients pour que cela dure depuis aussi longtemps.

L'érotisation de la mort annonce un hiver sépulcral, celui dans lequel le capitalisme nous entraîne

¹⁹ Un classement des races sera popularisé dès 1868 par Ernst Haeckel (le plus grand vulgarisateur de Darwin en Occident), mais l'eugénisme sera inventé par Galton et Spencer dans les années 1880. Il fut non seulement une théorie largement acceptée par les médecins, les biologistes, les politiques, mais aussi par un mouvement de masse aux Etats-unis, en Suisse et dans les contrées réformées anglo-saxonnes ou nordiques.

²⁰ Dans *La critique du darwinisme social*, Paris, Alcan, 1910, téléchargeable sur le site Gallica.fr, page 8. C'est André Pichot qui a attiré l'attention sur Jacques Novicow (1849-1912).

²¹ S. Korzilius, « Évolution de la thématique des "asociaux" dans la discussion sur le droit pénal pendant la République de Weimar », Revue Astérior, ENS de Lyon, 2006. Il faut absolument lire à ce sujet André Pichot, *La Société pure. De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2009.

²² Stéphane Audoin Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris Gallimard, 2000, p. 77. Dans ce cas précis, il vaudrait mieux parler des imaginaires, plutôt que des systèmes de représentation.

²³ Bruneteau Bernard, *Le Siècle des génocides*, Paris, Armand-Colin, 2004.

10 - On savait depuis Marx que la mort constitue l'essence de la marchandise. Si 1945 fut le point de départ d'une radicalisation inédite du capitalisme qui a pris la forme d'une guerre généralisée au vivant, il reste que les marchandises nous apparaissent toujours plus hautement désirables, même si l'on peut deviner qu'elles viennent aussi combler la vacuité du sujet néolibéral par des pulsions addictives. C'est pourquoi l'on peut dire à présent que la circulation de ces marchandises est le signe le plus manifeste d'une érotisation de la mort que véhicule cette civilisation. Ce qui est le comble du fétichisme. Cette mystification est devenue d'autant plus vitale pour le capitalisme que sa morbidité intrinsèque transparait de plus en plus malgré son emballage séduisant. Finalement, cette formulation – l'érotisation de la mort – rend également compte d'une brutale Radicalisation En Marche car enfin, qu'y-a-t-il de plus violent que de faire prendre la mort pour l'essence de la vie ? Cela, c'est aussi le fondement de la novlangue, c'est-à-dire que non seulement elle s'oppose à faire lien entre les personnes, mais ce faisant, elle mine tout processus de subjectivation, de surgisement du sujet.

11 - Dans le mode de connaissance scientifique moderne, une logique formelle, réductionniste et objectivante est à l'œuvre, qui n'admet strictement aucune limite²⁴. Il peut également être caractérisé par son objet : rendre compte du réel (ou d'un champ délimité du réel) par une relation abstraite et commensurable, soit par exemple $E = mc^2$. La conséquence majeure de ces deux premiers points c'est qu'elle le conduit inexorablement vers une exploration intime de la matière, une démarche radicalement différente de celle de toute technique passée, présente et à venir. Autrement dit, sans le mode de connaissance scientifique, les OGM n'existeraient pas malgré toutes les techniques nécessaires à sa mise au point. De ce point de vue, le mot valise de « technoscience », purement descriptif, présente l'énorme inconvénient d'esquiver la critique de ce mode de connaissance et de se prêter à une institution de la technique en objet socialement autonome, ce qu'elle n'a jamais été. Autrement dit, « l'arraisonement de la nature par la technique » chère à Heidegger en reste à la surface des choses et a pour conséquence d'éluder le principal, à savoir la critique de ce qui est en réalité au fondement de ses avatars modernes, c'est-à-dire le mode de connaissance scientifique et le capitalisme. En fait, c'est de manière intrinsèque que le mode de connaissance scientifique est triplement transgressif : par son objet, par la logique formelle qu'il met en œuvre et par l'exploration intime de la matière qu'il a permis. Toute subjectivité, c'est-à-dire toute vie étant exclue, aucune finitude ne saurait être assez puissante pour poser une limite avant désastre. Pour le dire en remontant la chaîne causale, la transgressivité inhérente à la rationalité calculatrice est le fruit d'un réductionnisme sans limite qui n'aura jamais à répondre que de lui-même. C'est sur cette transgressivité intrinsèque du mode de connaissance scientifique que le mouvement eugéniste s'est construit, ce qui l'a finalement entraîné à proposer une sélection des êtres humains sur le modèle de l'élevage animal. Il y a évidemment plus qu'une coïncidence dans le fait que les premiers bailleurs de fonds de l'eugénisme furent les éleveurs de bétail états-uniens, l'American Breeders Association, en 1903.

12 - Il existe donc ce que l'on peut appeler un isomorphisme structurel entre capitalisme et mode de connaissance scientifique ; il se repère au fait qu'ils poursuivent tous deux une finalité fondamentalement identique : réduire le réel à une abstraction. Autrement dit, dans les deux cas, il s'agit d'opérations qui chosifient le vivant. Ainsi, le lecteur comprendra qu'il n'y a pas plus contradictoire dans les termes que l'expression « sciences humaines ». Cet oxymore est même ce qui mine l'existence de ces disciplines de manière inexorable²⁵. C'est aussi pourquoi la célèbre « coupure épistémologique » censée fonder la scientificité de l'œuvre de Marx après 1845 selon Althusser, fut une ornière théorique, philosophique et politique dans laquelle une partie de la jeunesse intellectuelle (notamment maoïste) s'est fourvoyée.

Mais un facteur complémentaire permet de comprendre l'extraordinaire puissance qui s'est dégagée de cette synergie dont la « la triple alliance » a bénéficié et qui lui a permis d'être motrice dans la rapide mutation du 19^e siècle. Il s'agit de l'étayage de ce phénomène qui se niche au creux de chaque inconscient et qui peut être synthétiquement exprimé de la manière suivante : « la rationalité calculatrice et transgressive au fondement du capitalisme et du mode de connaissance scientifique a fini par structurer en profondeur l'imaginaire occidentalisé »²⁶. Les deux derniers siècles ont été décisifs dans ce façonnage des esprits. Pour tenter d'en rendre compte en peu de mots, il n'est qu'à rappeler que l'imaginaire d'un citadin du début du 21^e siècle n'a plus grand chose à voir avec celui d'un paysan de la fin du 18^e siècle. Il y a là quelque chose de fondamental dans la pérennité du capitalisme, mais il ne faudrait pas croire pour autant que cet imaginaire soit immuable ; au contraire, il constitue le talon d'Achille du système, comme on le verra plus loin.

La vie a devant elle sa plus grande épreuve

13 - On l'aura compris, l'analyse des bouleversements anthropologiques entraînés par la radicalisation du capitalisme est devenue nécessaire à la compréhension des nouvelles soumissions qu'elle installe. Or, l'effondrement profond de ces sociétés entraîne de multiples déshérences, en particulier dans la jeunesse, qui est fascinée par le scintillement des écrans du Web. Mais, croire que la pensée théorique met chacun d'entre nous à

²⁴ Cf. François Lurçat, *La Science suicidaire*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1999 et *L'Autorité de la science*, Paris, Cerf, 1995 ; Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 1987 et Jean-Marc Royer, *La science, creuset de l'inhumanité. Décoloniser l'imaginaire occidental*, Paris, L'Harmattan 2012.

²⁵ Lire l'article du Monde du 17 sept. 2015 : « Le Japon va fermer 26 facs de sciences humaines et sociales, pas assez utiles. Cette décision intervient suite à une lettre du ministre de l'éducation demandant de favoriser les disciplines qui servent mieux les besoins de la société ». lemde.fr/2LnnLyj

²⁶ Au plan théorique, cette qualification de l'imaginaire occidental ne doit pas être confondue avec « la raison calculante » que Heidegger rapporte à la position dominante, selon lui, du Discours de la méthode et dont il fait une des pierres angulaires de la « métaphysique occidentale » au fondement de la modernité et à l'origine de tous nos maux. Sur ce point, les travaux de Copernic, Giordano Bruno, Tycho Brahé, Kepler, Galilée et Newton auront été autrement plus décisifs dans la cristallisation intellectuelle de ladite modernité que la philosophie d'un Descartes dont la couardise politique est systématiquement passée sous silence : en novembre 1633, Descartes apprenant que Galilée a été condamné, renonce à publier le *Trattato del mondo et de la lumière* qui ne paraîtra qu'en 1664 (Samuel S. de Sacy, *Descartes par lui-même*, Paris, Seuil, 1964, p. 200).

l'abri de tous ces puissants asservissements est une illusion qui entraîne une position de surplomb avant-gardiste, laquelle a pour effet d'esquiver l'analyse profonde des soumissions postmodernes qui se sont installées jusque dans nos propres intimités. Il est par exemple important de comprendre comment et pourquoi la dite « radicalisation devant les écrans » entraîne une dissociation, une schise propre à produire des killers²⁷ de toutes sortes. Il faut dire que la vacuité du sujet néo-libéral et de son monde, la généralisation de la guerre de tous contre tous comme norme comportementale, l'absence d'idéal, de toute spiritualité, et souvent de toute capacité à la sublimation, ne laissent plus d'alternative à la fascination spectrale des écrans, que le passage à l'acte violent²⁸. Ce genre d'itinéraire n'est pas seulement l'envers d'une impuissance et d'une désocialisation organisées, c'est aussi la marque d'un « désamorçage général du désir », une dérive vers des pulsions « brut de brut », un trouble qui requiert toujours plus d'excitants pour pallier cette désaffection vitale et l'approfondissement abyssal de la solitude qui en découle. Cet appauvrissement de l'être résulte aussi du fait que l'imaginaire étant structuré autour de la seule rationalité calculatrice – une structuration particulièrement desséchante – cela accroît les occurrences de la dépression et du syndrome obsessionnel (soit, pour simplifier, la recherche impérieuse de tout ce qui fait système). Se contenter de dire qu'Internet lui en fournit la possibilité serait passer à côté du plus important : la logique des hyperliens et la puissance des moteurs de recherche sont autant d'incitations irrésistibles à une prospection par essence illimitée ; ainsi renforcée à chaque instant, cette propension à la recherche effrénée s'approfondit sans cesse, au point qu'on ne peut plus dire si c'est Internet qui en est le moteur ou s'il est finalement devenu le support d'une névrose qui, à force de surfer sur elle-même, pourrait bien déboucher sur une grave dissociation.

En outre, le maelstrom médiatique jusqu'à présent diffusé en continu dans les yeux, les oreilles, le cerveau, mobilisera bientôt « l'appareil musculo-squelettique » avec pour corollaire une désactivation accrue de la pensée. Et en attendant le règne sans partage de la Novlangue, le langage se voit systématiquement appauvri (aussi bien dans ses ressources lexicales que syntaxiques), ce qui diminue la possibilité de se construire un jugement libre et critique ; la route de l'intellection, de la compréhension, de l'analyse est alors obstruée ; c'est la possibilité d'agir pour modifier les conditions d'existence qui est ainsi neutralisée.

14 - Résumons-nous. Tout cela dépasse, et de loin, le seul domaine de l'intellection car des dispositifs²⁹ de domination panoptiques, appuyés sur le totalitarisme démocratique³⁰ entrent en synergie avec la misérable circularité des raisons de vivre³¹ qui tourne à plein régime afin de pérenniser coûte que coûte le règne de la marchandise et celui du capital appelés « croissance » par le marais médiatico-politique. Ces empires ayant pris de nouvelles dimensions désastreuses et morbides, l'érotisation de la mort vient y pallier tandis que l'imaginaire rationnel-calculateur éjecte lui aussi du champ de la conscience toute réflexion éthique ou politique au profit de la glorification d'un self-made-man maladivement narcissique. En conséquence, des régressions dans la manière de se conduire, de vivre, de penser, d'imaginer sont devenues identifiables, ce qui revient à dire que des bouleversements de type anthropologiques sont en cours. Ils sont à la mesure des désastres que le capitalisme nous prépare et confrontent la critique à plusieurs types d'obstacles qui se conjuguent avec une absence d'horizon sociétal désirable. L'un de ces obstacles consiste à attribuer au capitalisme une « pulsion de mort »³² ; cette naturalisation du capitalisme est un obstacle à l'analyse de sa morbidité originaire ou nouvelle depuis 1945. Cette notion qui fut élaborée par Freud en 1919 dans *Au-delà du principe de plaisir*, s'avère être dans ce texte une catégorie transhistorique qui doit être regardée comme « une condensation et un déplacement » des horreurs de la première guerre mondiale auxquelles Freud fut confronté de près, puisque ses trois fils furent mobilisés. Une des origines de cette impasse de l'analyse se repère dans la rédaction de *Malaise dans la civilisation* et dans tous ses autres « écrits politiques »³³ : le capitalisme y reste ignoré, c'est pourquoi Freud est passé à côté de l'essence morbide et mortifère de la civilisation examinée. Arguer à présent d'une « pulsion de mort du capitalisme » vient non seulement colmater une béance de l'analyse freudienne qui n'est pas restée sans conséquences jusqu'à ce jour, mais, comme toute dénonciation, elle vient aussi forclure un examen approfondi des multiples effets qu'entraîne l'érotisation de la mort en régime capitaliste.

15 - L'extrême division du travail sape les bases de tous les rapports sociaux dans la mesure où il est exigé des salariés qu'ils évacuent toute préoccupation politique et morale quant à ce qu'ils produisent, ces marchandises fussent-elles destinées à s'entretenir. Ceci prend un tour édifiant dans l'industrie nucléaire lorsque certains en défendent la pérennité avec pour alibi une défense de l'emploi qui cache mal les privilèges qui permettent d'échapper à 80% des expositions radiologiques dont les travailleurs intérimaires endossent la charge et les conséquences. Par ailleurs, la désocialisation s'étend à grande vitesse sur les lieux de travail : par les usages de l'informatique ; par l'imposition de formes de management qui renforcent l'isolement en transformant tout conflit social en problème psychologique ; par l'intériorisation d'un comportement qui fait de son voisin un concurrent dans l'emploi et dans « l'amour du N+1 » ; par l'adhésion à une idéologie qui fait de l'engagement dans l'entreprise la seule forme de réalisation personnelle ; par l'abolition de la séparation entre vie privée et vie publique au profit d'un servage permanent. Tout cela mine les fondements de la solidarité entre salariés. De

²⁷ Un substantif valorisant dans le monde de l'entreprise et venu des Etats-unis il y a trois décennies environ.

²⁸ Que les véhicules soient dorénavant utilisés comme armes, quoi d'étonnant à cela ?

²⁹ Quelque chose qui a, d'une manière ou d'une autre, la « capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler, et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ».

³⁰ Ce qui consiste à utiliser des moyens démocratiques contre la démocratie, les moyens du droit contre le droit, la soi-disant créativité financière et fiscale pour dissimuler les malversations financières et fiscales ou la poursuite judiciaire contre les lanceurs d'alerte.

³¹ Produire en échange d'un salaire, lequel permet de vivre en consommant les marchandises produites en échange d'un salaire...

³² Bien évidemment, il ne s'agit pas ici de nier l'existence de pulsions de mort psychopathologiques, encore moins d'écarter la conscience de ce qui fut à la base de notre lent processus d'humanisation comme cela a été rappelé plus haut.

³³ *Totem et tabou, Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, « Pour introduire le narcissisme » et « Le fétichisme » in *la Vie sexuelle, Deuil et mélancolie, Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre, Au delà du principe de plaisir, L'avenir d'une illusion, Malaise dans la civilisation*, Correspondances avec Einstein, Rolland, Zweig...

plus, la destruction des services publics ou la réduction des biens communs à une peau de chagrin polluée sape les bases matérielles de toute forme de collectivité, ce qui touche au premier chef les populations les plus vulnérables. D'autre part, le narcissisme exacerbé – qui est une compensation courante à l'isolement et à la solitude entretenus par ce capitalisme – trouve un débouché dans la société du spectacle branché par l'accumulation d'amis virtuels sur les réseaux soi-disant sociaux. Enfin et surtout, un imaginaire structuré par la rationalité calculatrice fait potentiellement de l'autre un simple accessoire dans son plan de carrière professionnelle, sentimentale ou sexuelle.

Les obstacles à la critique théorique ou en actes

16 - Le mode de connaissance scientifique a introduit un double régime de la vérité qui achève de disloquer les bases de la vie sociale, ce dont les scientifiques eux-mêmes tirent des bénéfices secondaires car ils peuvent ainsi être sollicités sur ces deux versants par les médias. En effet, d'un côté, il nous est constamment seriné qu'hors la science point de vérité objective, ce qui discrédite à priori tous les savoirs vernaculaires ou toute autre mode de connaissance (et bien sûr, tout locuteur qui ne s'en réclamerait pas). De l'autre côté, lorsqu'un chercheur est interrogé plus précisément à ce sujet, il s'empresse de marteler que le doute fait partie de la méthode scientifique et qu'il n'existe donc pas de vérité qui soit éternelle ou valable pour l'ensemble du réel. On comprendra que dans ces conditions, la notion même de vérité a subi un rapt et s'est finalement trouvée peu à peu marginalisée, décrédibilisée et pas seulement sur Internet. Tant et si bien qu'en novembre 2017, les rapporteurs du GIEC ont été obligés de recourir à la signature de quinze mille de leurs collègues afin de donner plus de poids à leurs travaux dont la crédibilité, dans les circonstances actuelles, est sujette à caution, sans parler du travail de sape incessant des puissants marchands de doute. Le quidam isolé, lui, en subit les contrecoups : le doute s'est insinué partout, qui ouvre un boulevard à l'amoralisme et à la duplicité (des valeurs centrales dans la culture d'entreprise). Si bien qu'il devient de plus en plus problématique de définir les bases crédibles sur lesquelles bâtir des liens de solidarité robustes, ce qui constitue un autre type d'obstacle lorsqu'il s'agit d'élaborer collectivement une critique de *la radicalisation du capital*.

17 - Face à cette radicalité en marche, une des tâches de la critique consiste à historiciser et politiser la mort quand ils l'érotisent. Au fil des deux derniers siècles écoulés en Occident, une nouvelle économie psychique des hommes est donc apparue ; il est devenu capital de comprendre en quoi elle est le sous-produit de cette époque historique et plus précisément comment elle participe aujourd'hui de la pérennité de cet ordre violent et morbide. Autrement dit, élaborer une anthropologie politique de l'Homme « postmoderne » est d'autant plus essentiel qu'elle seule permettra de déceler comment se nouent les adhésions intimes à l'ordre actuel et comment il serait possible de s'en détacher complètement dans le but d'éviter les désastres qui pointent et de retrouver le goût du bonheur, de l'amour et de la liberté. Mais une chose est certaine : sous peine de passer à côté de l'essentiel, l'analyse critique est contrainte de se colleter avec la mort que le capitalisme véhicule à une échelle inédite et à un degré paroxystique, ce qui est particulièrement éprouvant et fait en général fuir la plupart des clercs assermentés. Cette situation, déjà difficile en elle-même, a pour autre conséquence de transformer les critiques radicaux en « porteurs de secrets »³⁴ malgré eux ; par ailleurs, elle met automatiquement ses scripteurs ou ses locuteurs au ban de toutes les sphères sociales, d'autant que le totalitarisme démocratique laisse de moins en moins d'espace aux dissidences. Le comprendre jusque dans sa chair, permettrait de ne pas contribuer au refoulement général dont le capital a besoin dans sa marche aveugle vers un désastre fatal. Autrement dit, un des axes de la critique radicale consiste à cesser de refouler ce qui pose problème en le masquant derrière une répétition compulsive des mêmes antiennes depuis des lustres.

18 - Certes, l'imaginaire actuel est en résonnance avec ce capitalisme puisqu'il est majoritairement structuré par la rationalité calculatrice et transgressive. Mais, qui a vécu des événements historiques³⁵ sait que cet imaginaire peut très rapidement se retourner lorsqu'il n'est plus possible de vivre comme avant, c'est-à-dire lorsque les rouages politiques, économiques et idéologiques habituels sont bloqués. C'est là que gît un énorme potentiel de destitution du capitalisme et c'est la raison pour laquelle la place de l'imaginaire est centrale dans sa critique radicale. Mais pour que cela se produise, encore faut-il que l'ancien monde soit *volontairement arrêté* dans sa course folle vers l'abîme afin que puisse advenir le début d'une expérience proprement renversante qui consiste à constater quotidiennement qu'il est non seulement possible de vivre autrement, mais que, de plus, le goût de la vie et de la beauté revient nous submerger, pour notre plus grand plaisir, comme s'il avait toujours été inscrit là, en nous. Et de constater aussi, summum de la surprise, qu'il en va majoritairement de même chez autrui, ce qui pouvait se lire dans les yeux brillants des passants de tous âges, sur la place de la République et ailleurs, en avril et mai 2016. Cette place fondamentale de l'imaginaire chez tous les êtres humains nous conduit à dire que le « grand soir » restera toujours *un horizon de haute nécessité*³⁶. Mais, contrairement à ceux qui en souhaitent l'obsolescence en pointant à juste titre sa fétichisation passée, il sera nécessaire d'en entretenir la flamme durant des années, car destituer un système qui a été intériorisé depuis plusieurs siècles ne se fera pas en un seul soir : de nombreuses nuits seront nécessaires, qu'on les passe debout ou pas. L'imagination aussi restera encore longtemps d'actualité, d'autant qu'il sera compliqué de rebâtir sur le terrain de ruines empoisonnées qu'on nous aura légué. En attendant, s'opposer radicalement à cette course vers l'abîme, c'est la seule manière de rester humain, au jour le jour.

Jean-Marc Royer, juin 2018

³⁴ Allusion aux sonderkommandos qui devaient transporter les cadavres des chambres à gaz jusqu'aux fours crématoires, ce dont il leur était interdit de parler. Il leur était surtout interdit d'utiliser un vocabulaire rappelant d'une manière ou d'une autre la mort.

³⁵ On pense au Front Populaire, à la Libération et à Mai 1968.

³⁶ Une expression de Patrick Chamoiseau, Edouard Glissant *et al.* durant la grande grève des Antilles en 2009.